

Chapitre 11 : Crime...

(Fin janvier 2002)

La mort d'Aziza : accident ou attentat ?

Y a immigration et immigration !

"L'texte du Coran est littéral'ement contraire aux droits d'l'Homme", v'là un tabou !

Les cycles civilisationnels : plus qu'une théorie

Le juridisme droit-de-l'homme, ou l'Occident piégé par lui-même

Rites terrestres et éthique cosmonne

Aziza : plus honorée morte que vive !

Hakim : le fils expatrié et anti-conformiste

Les premières semaines de l'année 2002 s'écoulaient paisiblement, comme pour honorer sa belle symétrie numérolgique... à laquelle la neige des crêtes se découpant sur l'azur y apportait une touche esthétique à réjouir sinon rajeunir le corps et l'esprit.

Avant même de déjeuner, j'allumai l'insert, grâce auquel je retrouvai la chambre-bureau – quittée glaciale – baignant dans une douce tiédeur. Ce qui me permettait de travailler paisiblement à l'aide des puissants moyens de la bureautique et du réseau informatique terrestre – grâce auquel j'avais un accès clandestin¹ au réseau de l'IET.

J'étais donc assis devant mon écran ce mercredi 30 janvier, quand, vers neuf heures, Al Makki m'appela pour m'apprendre la nouvelle du décès brutal d'Aziza. C'était arrivé l'avant-veille, mais la panique créée par le drame (il utilisa l'euphémisme *perturbaciòn*, mais le ton de sa voix ne pouvait me tromper) ne lui avait pas laissé le temps de s'occuper de ses amis d'outre-Méditerranée – s'excusa-t-il. Voilà ses brèves explications :

Pour une fois, ce matin-là, la patronne du CEIS était partie seule prendre l'avion d'Alger, un chauffeur-garde du corps étant malade et l'autre absent pour une affaire de famille.

En cours de route, elle avait raté un tournant sur sa droite et percuté de plein fouet le mur d'enceinte d'une propriété... Averti par les premiers témoins, le commandant était arrivé sur place – accompagné du médecin du CEIS – avant les gendarmes, et, soupçonnant un attentat (elle recevait depuis longtemps des menaces de mort), il avait immédiatement entrepris de photographier le maximum de détails, sans rien toucher... La maréchaussée, dans la foulée, procéda de même, puis accepta que le corps soit ramené directement au Centre – la cause du décès ne faisant aucun doute car le pneu avant gauche avait éclaté. Le commandant avait alors transmis la triste nouvelle aux proches d'Aziza : sa fille Zora était déjà sur place depuis la veille, mais son fils Hakim, résidant à Genève, n'arriverait que dans la journée.

— Son corps a-t-il été autopsié par un médecin légiste ?

— Nò, lè blessourrè à la tètè *estàn* (sont) considerré comè souffisantè parr lè médicèn' di serrviss' pourr avouàrr *caouzé* la morr sour lè coù(p), m'expliqua-t-il.

— Elle ne portait pas la ceinture de sécurité ?

— Si, *pero* (mais) sa tèt' a cogné quan mèm' lè montàn dè la carross'rri... cè qui l'a *maté* (tuée).

— Ne pouvez-vous pas, avec l'appui de ses enfants, exiger une véritable autopsie.

— Yè pou vouàrr son còrr avek lè médicèn y yé né pa osserrvé dé trrass' dè ball'... yé crrouà ploutò à oun tìrr sourr la rrou avàn !

— Avez-vous examiné le pneu en question ?

— Bién sourr, y tout' la vouatourr *también* (aussi). Soulmàn pa dè trrass' dè ball' viziblè.

— Il faudrait faire expertiser le pneu par un laboratoire indépendant, en France, si possible.

¹ Pour les Terriens seulement, bien entendu !

- On va essayé, mais c'é pa facilè dè fèrrè ça an *dos dias* (deux jours) !
- On en reparlera sur place... Où est sa dépouille, à présent ?
- Dàn' lè sou-sol, ché nou, où lè grroupè frrigourrifiquè mantièn' la tampératourrè à douzè dègrè... La cèrrémonì, cé pourr *mañana* (demain) à lé katrr' ourr' di l'aprrè-midi, ché nou, *también*... Cé prratikmàn impoussiblè di ritarrdè l'anterrmàn !
- Il n'a pas lieu en Kabylie ?
- Nò, ell'a préférré Adrrarr, dan son testamàn.
- J'essaierai d'arriver à temps... Avez-vous averti les Advus ?
- Nò, pétètrrè kè vou pouvè lè fèrrè ?
- Naturellement, comptez sur moi.
- Merrcì, boucou, prrofessoùr !

Aziza avait dû lui dire que j'étais professeur ès sciences, ce qui n'était pas formellement vrai... tout au moins ici-bas, car le niveau de tous les collaborateurs de l'IET – dont ma pomme – équivalait évidemment à celui des professeurs patentés de chez nous !

- ; *De nada, amigo mio, y mucho ánimo !*² sortis-je avec effort, n'ayant pas eu l'occasion de pratiquer le castillan depuis notre équipée américaine de 95.

L'évènement avait été tellement brutal que je n'éprouvai pas de réaction émotionnelle sur le moment, tendu que j'étais par la volonté de tirer le maximum d'Al Makki. Il faut dire aussi que je m'attendais depuis longtemps à une issue tragique, car je m'étais bien rendu compte *de visu*, en 95, combien son activité anti-islamiste était dangereuse... Pour ne pas me laisser envahir par des remémorations nostalgiques propres à me décourager (Aziza était devenue pour moi comme une compagne, physiquement lointaine, certes, mais psychologiquement proche), j'appelai aussitôt les Advus.

C'est Nivea qui décrocha : elle n'avait pas cours ce matin-là. Quant à Luc, il était allé conduire un petit-fils en ville pour des activités sportives et en profitait pour faire les courses. Elle se dit bien sûr choquée par la chose, tout en m'avouant qu'elle aussi s'y était attendue dans le passé mais que depuis un certain temps elle croyait que l'Algérie avait été "quasiment pacifiée" :

- Apparemment pas, commentai-je. Je me demande si elle n'avait pas perdu le soutien gouvernemental, depuis la politique officielle d'amnistie à outrance menée par *Bouteflicone*.
- Et gardé l'hostilité, toujours aussi violente, des islamistes, pas ? surenchérit-elle.
- De cela, j'en suis sûr ! Parce que l'âme de la résistance à l'intégrisme dans la région, c'était elle... Bon, écoutez, en attendant votre confirmation, je réserve les places sur le dernier vol de ce soir sur Alger, car cela ne mange pas de pain, d'accord ?

— Entendu ! On vous remercie infiniment ; de toute façon Lucien vous rappellera dès son retour.

La réservation immédiate du vol Marseille-Adrar via Alger et celui des chambres d'hôtel à Maison-Blanche ne me mangea pas de pain sur le moment ; mais, l'écouteur reposé, je réalisai que le coût de tout ça allait dépasser largement mon crédit bancaire. Je donnai donc *illico* à mon banquier l'ordre de vendre les derniers titres qui me restaient³, en espérant que l'étourderie des Advus (excusable en l'occurrence) ne leur fît oublier de me rembourser sans tarder !

À peine eus-je terminé avec Air-Algérie (on sait qu'Air-France avait suspendu ses vols vers ce pays depuis le piratage de son Airbus par les GIA fin 94) et ma banque, que l'appel de Luc retentit : on convint donc de se rejoindre à Marignane le soir même... J'allais raccrocher quand Allah m'inspira :

- Hé, Luc, n'oublie pas ton *transistor* ni tes jumelles ! criai-je dans l'écouteur.
- Non bien sûr... en espérant qu'le bousin marche : j'l'ai pas vérifié depuis des années... À c'propos, tes *talkies-walkies* cosmons seraient encore plus utiles.

² De rien, mon ami, et bien du courage !

³ La baisse de l'or m'avait fait le convertir en actions boursières.

— J'ai ce qu'il faut... Au fait, pas de *Chimène*⁴ ni autre pétard, hein !

— À vos ordres mon lieut'nant ! J'm'exécute dans l'instant.

— Comment ça, tu n'attends pas le contrordre ? Plaisantai-je : mais il avait déjà raccroché.

Nous nous étions comportés d'une façon opérationnelle, où tout sentiment profond est refoulé par la nécessité de la maîtrise de soi dans l'action immédiate : les stigmates de notre jeunesse algérienne !

Par précaution, j'arrivai à l'aéroport avec une bonne heure d'avance, pour constater, avec soulagement, que mon problème financier n'était pas aussi critique : Air Algérie – mais c'était désormais pareil pour n'importe quelle compagnie, m'expliqua l'employé – ne pouvait délivrer les billets qu'aux voyageurs en personne. J'allai attendre les Advus à l'entrée et réalisai qu'il faisait déjà nuit. Ils arrivèrent au bout d'une dizaine de minutes et achetèrent donc leurs propres billets.

En cabine, comme j'étais éloigné d'eux, j'en profitai pour continuer *Le choc des civilisations* de Samuel Huntington, traduit en français chez Odile Jacob un an auparavant. On reparlera plus loin de ce pavé, qui remplaçait *La fin de l'Histoire* de Fukuyama dans les conversations des dîners entre intellectuels et autres politiciens dignes de ce nom.

Je ne pus donc causer avec Luc des soupçons d'Al Makki qu'une fois arrivés à Dar el-Beïda (ex-Maison-Blanche), et dans le magasin de pompes funèbres – que le chauffeur de taxi avait fait rouvrir exprès pour nous –, pendant que Nivea hésitait entre une couronne de fleurs naturelles et un vase de fleurs artificielles :

— Al Makki a raison de se poser des questions ; si le pneu était en bon état... D'autant plus que le pare-buffles de sa *Land-Rover* aurait dû le protéger...

— Si la voiture a été mitraillée, on devrait r'pérer des impacts et r'trouver quelques balles, non ?

— Le commandant et ses hommes sont arrivés sur les lieux un quart d'heure après l'accident, mais n'ont eu qu'une dizaine de minutes pour faire leur propre inspection, avant d'être rejoints par les gendarmes... Il faut ajouter qu'un bon tireur n'a pas besoin de 36 balles, tu le sais mieux que moi !

— J'trouve bizarre qu'le commandant t'raconte tout ça au téléphone ; parce-qu'il doit savoir qu'le CEIS est sur écoute d'la part des autorités, qui, elles-mêmes sont probablement infiltrées aussi bien par les espions des Marocains qu'par ceux des islamistes !

— Depuis le temps, le rôle pro-Sahraouis et anti-islamistes du CEIS doit être un secret de Polichinelle pour tout le monde... dont Al Makki n'a plus rien à cirer, comme dirait Mme Cresson !

— Ma foi, tu connais la situation mieux qu'moi : j'ai pas suivi les affaires algériennes d'près, et depuis novembre, à part les vœux du nouvel an, on a eu aucun autre contact avec elle... Il m'semble qu'si les islamistes avaient vraiment voulu sa peau, ils l'auraient eue depuis longtemps, non ?

— Le commandant m'a raconté qu'ils ont effectivement essayé plusieurs fois. Mais, comme tu sais, elle avait une formation guerrière... Et puis elle était bien protégée ; non seulement par Al Makki lui-même et ses goumiers, mais aussi par les milis en général et la Gendarmerie en particulier.

— Et cette protection n'aurait plus fonctionné ?

— *Bouteflicone* a récemment entrepris une campagne d'amnistie très généreuse vis-à-vis des islamistes qui acceptent de déposer les armes... Il est fort possible qu'Aziza en ait fait les frais...

— Alors, qu'est-c'qu'on peut faire, nous ?

— Pas grand chose, je crains... J'ai suggéré à Al Makki de faire expertiser le pneu éclaté par un laboratoire indépendant ; en France, si possible...

— L'assassin a peut-être visé les vitres et Aziza, surprise, n'a pas freiné.

— Si ! Al Makki a justement photographié les empreintes de freinage...

Sur ce, Nivea nous interpella du comptoir :

— J'ai choisi un vase de fleurs artificielles. Lucien, peux-tu porter le carton jusqu'au taxi ?

— Oh, excusez-moi Nivea, j'ai oublié de vous accompagner pour participer aux frais !

— On verra ça plus tard, si vous permettez. Maintenant, pensons à honorer notre amie.

4 Le *transistor* est un émetteur-récepteur et détecteur de métaux. Les *talkies-walkies* cosmons, sont à signal furtif. *Chimène* est ma puissante carabine dont Luc avait hérité. Pour tous les détails, cf. le *LPC*.

— Elle a raison, surenchérit Luc. On s'partagera les dépenses une fois qu'tout s'ra fini.

Le taxi nous véhicula ensuite à l'hôtel-restaurant conseillé par le chauffeur, où nous eûmes juste le temps de profiter du dernier service. Il y avait peu de monde dans la salle à manger. Nous trouvâmes donc sans peine une table isolée pour pouvoir parler librement, d'autant que la musique d'ambiance était criarde. La conversation roula évidemment sur Aziza :

— À notre âge, il faut s'attendre à quitter la vie d'un jour à l'autre, sentença Nivea. Ça me paraît préférable comme ça, brutalement, plutôt qu'à petit feu.

— En général, on n'a pas le choix, commentai-je... et le suicide pour raisons de vieillesse n'est pas dans la tradition d'ici-bas – alors qu'il s'agit d'une tradition immémoriale chez les Cosmons.

— Faudra bien qu'on l'adopte un jour, affirma Luc. À défaut, l'entretien en survie des crevards va crever tous les plafonds d'la Sécu...

— L'Humanité est passée de l'extrême où la préoccupation essentielle était l'au-delà, à un autre extrême qui est l'obsession de prolonger à tout prix la vie, fût-elle végétative. C'est, me semble-t-il, avec la dénatalité, un autre signe de mauvais augure pour l'avenir.

— Il n'y a pas lieu de paniquer, commenta Nivea. Les immigrés assureront la relève ! Il ne faut pas oublier que ce sont eux qui ont fait la prospérité des Etats-Unis !

— L'immigration actuelle venant du Tiers-Monde me paraît de nature tout à fait différente de celle des Européens jadis, et, toutes proportions gardées, plus proche des infiltrations barbares qu'a connues l'Antiquité finissante. Force est de constater que ces communautés allogènes s'intègrent difficilement... et qu'elles sont devenues des viviers pour l'obscurantisme anti-européen.

— Rétablir la loi républicaine dans les ghettos par la force est considéré par nombre de français comme politiquement incorrect ! stigmatisa Luc.

— Tu as touché du doigt le phénomène... approuvai-je. Une société qui croit en ses valeurs, aurait déjà réagi, avec toute la détermination nécessaire.

— Moi, ce que vous dites, répliqua Nivea, ça me met mal à l'aise ; car cela apporte de l'eau au moulin des racistes, alors que la très grande majorité des immigrés n'ont rien à voir avec le terrorisme anti-occidental !

— Mon œil – pour c'qui concerne les musulmans ! répliqua Luc. As-tu déjà vu ces gens-là manifester contre les attentats islamistes ? Les banlieues pourries ont festoyé le Onze Septembre. Quant à la piétaille, elle est attentiste, voilà tout, comme elle l'était en Algérie, jusqu'à c'qu'elle s'aperçoive qu'De Gaulle renonçait à l'Algérie française. Puis elle s'est ralliée massivement au FLN !

— Le fondamentalisme musulman et le terrorisme islamiste font partie d'un même mouvement hostile aux valeurs occidentales, statuai-je. Le fait qu'il essaime dans le populo défavorisé ne diminue en rien son caractère réactionnaire et intolérable... Je ne voudrais pas me répéter en comparant une fois de plus l'évolution du monde antique avec celle du nôtre. Avouez que sur la séquence miracle grec - empire romain - féodalité médiévale, on peut calquer la séquence renaissance - empires colonisateurs - nouvel âge des ténèbres... Par cette logique de cycle de type khaldounien entre progrès et décadence civilisationnels, il est loisible d'en déduire la possibilité que la phase impériale que nous connaissons, se termine par une phase de régression comparable, toutes proportions gardées, à celle du haut Moyen-Âge européen. C'est d'ailleurs le résultat des études de l'IET, confirmé à chaque mise à jour des données.

— Il est vrai que l'esclavage idéologique a remplacé peu ou prou l'esclavage physique ! admit Nivea.

— À propos d'esclavage, faut souligner qu'c'est seulement çui des Occidentaux qui est diabolisé par les médias, bien qu'il ait été supprimé au milieu du 19e siècle. Alors qu'çui, immémorial, pratiqué par les autochtones eux-mêmes, puis amplifié par les Arabes depuis des millénaires, passe sous silence ! s'indigna Luc.

— C'est un des effets les plus patents de l'idéologie politiquement correcte, et cela prouve que nos intellectuels ont déjà renoncé au combat pour la vérité, le seul susceptible de faire barrage au prosélytisme des fondamentalistes, statuai-je.

— Cependant, la repentance est tout à l'honneur de la conscience moderne ! déclara Nivea.

— C'est effectivement une expression sociale du *principe spéculaire* – donc dans le droit fil du progrès éthique de l'Humanité –, qui consiste tout à la fois en une auto-désaliénation et une compassion envers les victimes de toutes sortes de maux sociaux... Cela dit, il me semble totalement erroné et même dangereux de considérer que la colonisation et l'esclavage d'antan justifient une quelconque tolérance aux mouvements "identitaires" sur notre sol, d'obédience et/ou mœurs contraires aux valeurs européennes. Non seulement parce que ces mouvements sont obscurantistes mais aussi parce que le juridisme occidental – qui affaiblit considérablement l'efficacité de la lutte contre les dits mouvements – est interprété par eux comme une faiblesse...

— J'ai toujours dit qu'les vrais racistes c'est eux ! s'écria Luc.

— Exact, approuvais-je. Car tout comme le racisme, le fondamentalisme partage l'Humanité en deux parties n'ayant pas les mêmes droits...

— L'fait d constater qu'le texte du Coran est littéral'ement contraire à nos droits d'Homme – et encore davantage à ceux d'la Femme – est d'venu un tabou, même chez nous, ricana Luc.

— Absolument, et il faut être un fieffé sophiste pour ne pas l'admettre... Au fond, tout comme l'Occident se piège lui-même en respectant un formalisme droit-de-l'homme vis-à-vis de ses ennemis mortels, ceux-ci s'aveuglent en niant l'historicité de leur doctrine.

— Il ne faut quand même pas oublier que Ben Laden affirme se battre d'abord contre la présence américaine en terre d'islam en général et en Arabie en particulier, fit remarquer Nivea.

— Exact, mais son combat, contrairement à celui des nationalistes de la génération précédente, est totalement et exclusivement réactionnaire sur tous les plans, répliquai-je.

— Nous Français, qui avons l'habitude d'fayoter avec des rois nègres guère moins affreux, on peut p't-être s'entendre avec lui et renvoyer en Afghanistan tout c'qui est barbu et baste ! plaisanta Luc.

— Ma foi, le chacun chez soi est, parfois et faute de mieux, une bonne *realpolitik* ! admis-je.

— Pour autant que je sache, Ben Laden est d'obédience sunnite et donc ce compromis ne sera pas reconnu par les fondamentalistes iraniens qui, eux, sont chiïtes, fit remarquer Nivea.

— Just'ment, qu'ils nous fassent pas chier et qu'ils s'entretuent entr'eux ; v'là la solution ! rigola Luc.

— Tu me déçois, réagit Nivea. On ne peut confondre les victimes avec les bourreaux !

— Ah, j'parle pas des civils massacrés par les GIA ; j'parle des sunnites et chiïtes du Moyen-Orient.

— Notre polémique ne résoud rien, conclut-elle... Je propose d'aller au dodo, d'autant qu'une journée pénible nous attend demain.

On se donna donc rendez-vous à la première heure pour le petit-déjeuner...

Petit, façon de parler, surtout pour les Advus, qui avaient gardé leurs habitudes montagnardes de s'empiffrer un maximum – les aléas de l'alpinisme ne permettant pas de garantir des haltes de restauration régulières...

Suite à quoi et pendant que Nivea – comme toute femme dans ces occasions –, allait se bichonner dans le cabinet de toilette de leur chambre, Luc et moi essayâmes son *transistor* puis mes *talkies-walkies* cosmons dans ma chambre. Le détecteur de métaux du premier crachouillait légèrement, dégradant quelque peu le seuil de sensibilité. Par contre, un des deux émetteurs-récepteurs était carrément muet...

— Au CEIS on devrait trouver de quoi le dépanner, espérai-je.

Nous fûmes à l'aéroport Boumédienne à temps ; mais l'avion, lui, décolla avec près d'une heure de retard, permettant à Nivea de faire les boutiques : elles affichaient un luxe que l'austère colonel-président à prétentions islamo-socialistes n'aurait sans doute pas apprécié.

Luc et moi en profitâmes pour lire quelques journaux francophones locaux, dont la langue avait heureusement perdu un peu de son bois depuis 95.

En embarquant, je cherchai en vain des yeux les membres du clan Ben Amrane que je connaissais, mais n'en identifiai aucun. Ils devaient être déjà sur place.

Air-Algérie se fit pardonner le retard en nous proposant une collation plus fournie que l'habituelle,

selon l'opinion de mon voisin : un bavard et rondouillard voyageur de commerce algérois. Malgré son grand appétit, il eut le temps de me raconter sa vie. Je dus évidemment lui parler des raisons de mon séjour à Adrar... suite à quoi il s'étala sur les vertus de médèm' Ahmadi, alias Lalla Tin Hinane, me précisa-t-il – dont il ne connaissait pas encore la tragique disparition. Il me promit donc, toutes affaires cessantes, de participer à la cérémonie funèbre...

Nous atterrîmes vers 13 heures. Sur le coup, nous ne reconnûmes pas Al Makki, pour une fois en cravate et complet-veston. Après des accolades conformes à la tradition locale, il nous convoya au CEIS dans son 4X4 Toyota, conduit par le brave Téoufik, toujours fidèle au poste⁵.

Aux approches du site, plein de voitures s'alignaient sur le bas côté de la route. Et sur l'esplanade, devant le bâtiment central, c'était encore pire. Démonstration évidente qu'Aziza était devenue une personnalité d'Adrar, sinon du Sud-Algérien tout entier.

À part un délavement naturel du revêtement rougeâtre des murs et verdâtre des boiseries, les mêmes bâtiments étaient toujours là, tels que je les avais vus sept ans auparavant – et tels que décrits dans le LPC –, sinon que les frondaisons de la végétation les dissimulaient davantage.

L'esplanade grouillait de monde : une nette majorité d'hommes, dont beaucoup portaient l'uniforme de la gendarmerie, de l'armée ou de la police. Pour les civils de chaque sexe, vêtements européens et traditionnels se mélangeaient à égalité. Les gens causaient, à voix retenue, par petits groupes...

La Toyota se fraya lentement un chemin jusqu'à l'extrémité la plus proche du studio dans lequel les Advus avaient logé en 95, puis, après notre débarquement, repartit aussitôt pour ne pas encombrer les lieux, emmenant le vase de fleurs :

— Voù lè rritrouverré toutalourr' dan lè ggran coulouàrr ! Nous expliqua Al Makki.

— Au fait, vous n'auriez pas un minicontrôleur avec ohmmètre et des pinces coupantes, car je crois que le câble d'alimentation du chargeur de mon "transistor" est justement coupé, lui demanda Luc.

— Natourralmàn, yé m'ocoùpè dè ça !

Le commandant se chargea obligeamment du gros sac de voyage de Nivea, cependant que Luc et moi endossions nos propres sacs à dos.

— Yé m'escouzè ; pourr dé rrèzon di plass' vouzètè tou lè trrouà dan lè mèmè stoudioù !

— Ça ne me gêne pas, je suis habitué... lui répondis-je, autocensurant brutalement la suite logique : "au mode de vie spartiate des Cosmons".

Les Advus abondèrent en signalant qu'eux fréquentaient les refuges de montagne, « où il arrive d'être pressés comme des sardines, hommes et femmes confondus ». Ce qui divertit le commandant, au point de lui laisser échapper un guilleret "hi, hi, hi !".

Nous entreposâmes les bagages dans le studio puis suivîmes Al Makki dans la petite salle à manger réservée à la direction, où M. Hakim Ahmadi et Mme Zorah Bellouche, accompagnés de leurs conjoints, ainsi que des quatre rejetons des deux couples, venaient de terminer le repas.

Zorah, élégante mais foulardée, se leva et vint m'embrasser en premier, en s'excusant, les larmes aux yeux, qu'ils n'avaient pu nous attendre, compte tenu des obligations imposées par les circonstances.

Ces embrassades familières de Zorah, s'expliquent, pour ce qui me concerne, par le fait qu'en 95 sa mère me l'avait présentée, en compagnie de son mari, en lui mentionnant qu'elle me devait sa réussite au bac en 61... Pour ce qui concerne Luc, je renvoie le lecteur au LPC...

— Il n'y a pas lieu de vous excuser, car c'est notre faute, ou, plus précisément, celle d'Air-Algérie !

— J'avais parié la chose, ironisa Hakim en me serrant fermement la main, le temps n'est pas encore venu où Air-Algérie pourra se mesurer à Swiss-Air question ponctualité !

— Cé pasqu'Èr-Algiri outiliz' dé mountr' souiss' qui ni soupport' pas la chaloùr saharienn', plaisanta le capitaine Bellouche en me donnant l'accolade.

Mme Charlotte Ahmadi suivit, laquelle me présenta ses filles : Albertine et Séverine, des fausses jumelles habillées pareillement en costume folklorique genevois, coiffe comprise.

5 Cf. le LPC.

Je les complimentai et leur demandai leur âge :

— Neuvan ! répondirent-elles en chœur, toutes rougissantes.

Zorah ressemblait à sa mère, malgré son foulard. Son frère, que je voyais pour la première fois *de visu*, était maintenant un homme d'âge mûr, de la taille de Luc, mais sensiblement plus enrobé. Il parlait excellemment le français, avec un soupçon d'accent maghrébin, curieusement combiné au rythme traînant des Suisses. Ce qui était normal après tout : il avait fait ses études supérieures dans la cité de Calvin, y avait épousé Charlotte et s'y était installé définitivement.

Quant à M. Bellouche, la gravité de circonstance n'arrivait pas à masquer le bon vivant et bon blagueur qu'il était resté, malgré sa récente promotion au grade de capitaine...

Je ne reconnus pas Fadila et Ali, ses deux enfants. La première était maintenant une jeune fille, au physique plus proche de son père, avec toutefois, dans les yeux, l'éclat malin de sa célèbre grand-mère. Le second tenait de son grand oncle Youcef, mais avec la balourdise de l'âge ingrat...

Al Makki nous ayant déjà quittés pour assurer son rôle d'hôte vis-à-vis des invités de marque, et les Advus faisant connaissance avec les Bellouche et Charlotte, j'en profitai pour aborder Hakim :

— M. Ahmadi, puis-je vous dire deux mots en aparté au sujet de votre mère ?

— Certainement, venez, et, sans hésitation, il me prit par le bras et m'entraîna vers l'unique petite fenêtre qui éclairait la pièce.

— M. Al Makki m'a fait part de la probabilité d'un attentat, l'informai-je, à voix basse.

— Je suis au courant ; nous en avons parlé tous les deux... m'avoua-t-il, sur le même ton. Je suis d'accord pour demander une expertise sérieuse du véhicule, mais j'en resterai là... La grande majorité des Algériens ne désire qu'une chose : en terminer une fois pour toutes avec cette horrible guerre fratricide.

— C'est vrai, mais n'est-ce pas immoral que la nécessaire réconciliation nationale passe l'éponge sur les crimes les plus abominables !

— Sur le plan du droit, c'est certain. Sur le plan privé, je suis persuadé que ma mère n'aimerait pas que moi-même, pas plus que vous d'ailleurs, qui êtes l'homme qu'elle estimait le plus, nous prenions des risques pour perpétuer une espèce de *vendetta* anachronique... Sans compter que rien ni personne ne peut la faire revenir à la vie, alors !

— Et qu'en pense votre sœur ?

— Zorah contresignera la demande d'enquête complémentaire, mais il est normal qu'elle reste à l'écart de toute action individuelle... Vous savez que dans ce pays, c'est pire qu'en Corse ! sourit-il, pour ajouter aussitôt malicieusement : ce n'est pas à vous que j'apprendrai qu'il est maudit des dieux, n'est-ce pas ?

— Je vois que vous avez lu le *Pèlerinage* !

— Oui, bien sûr. Je devais avoir quinze ou seize ans... L'expression m'avait révolté, car je ne savais pas grand chose de ce qui s'y passait réellement... Puis est venue la répression de 88, les horreurs des années 90... Je n'attends plus rien de l'Algérie et j'ai opté pour la Suisse, et nous y retournerons dès que j'aurais accompli mon devoir de fils... À propos, sachant que vous êtes désormais établi en France⁶, j'aimerais bien avoir l'honneur de vous recevoir chez nous, à Genève !

— Merci de l'invitation. J'ai gardé un bon souvenir de cette ville que j'ai visitée à l'occasion d'un stage au CERN, à la fin des années cinquante...

— Maintenant, excusez-moi, je dois vous laisser pour aller seconder M. Al Makki dans sa tâche de maître des cérémonies... Ma femme vous guidera si vous désirez aller à la chambre funéraire.

Charlotte, laissant ses filles à la garde de leurs cousins plus âgés, nous accompagna donc à ladite chambre, qui se trouvait en sous-sol. Luc se chargea du gros vase de chrysanthèmes artificiels qu'Al Makki avait fait déposer dans un coin du couloir, parmi d'autres fleurs et couronnes.

Depuis 95, on avait repeint le sous-sol en blanc cru, ce qui, avec la lumière encore plus crue des néons, donnait aux lieux une atmosphère d'hôpital – les fortes effluves d'encens remplaçant les

6 Je rappelle que seuls Aziza et les Advus savaient la vérité sur mon odyssée extraterrestre.

odeurs désagréables des médecines.

— C'est une chambre froide, où il y fait à peine douze degrés ; il n'est donc pas conseillé d'y rester plus de deux ou trois minutes, nous prévint la Suisse.

Les portes des pièces, identifiées uniquement par un numéro, étaient closes. Celle du fond du couloir en occupait toute la largeur et deux Sahariens en grande tenue locale la gardaient. Un couple vêtu à l'euro-péenne en sortait justement. Homme et femme nous saluèrent d'un signe de tête, avec la gravité de circonstance. Nous leur répondîmes de la même manière. Les gardiens nous honorèrent, eux, d'un garde-à-vous avec la main au chèche, puis l'un d'eux vint soulager Luc du pot de fleurs, cependant que le second commandait l'ouverture/fermeture de la double porte coulissante.

Venant du couloir éclairé *a giorno*, je mis quelques instants avant de distinguer quoi que ce soit.

Il s'agissait d'une salle d'au moins cinq mètres en largeur et quatre en profondeur, sans compter le fond, masqué qu'il était par un rideau noir allant du plafond au plancher. Le ronronnement sourd qui émanait de ce coin, trahissait la présence de la machinerie cryogénique. Les autres parois étaient aussi tapissées de tissus noirs. Le plafond, par contre, avait été laissé tel quel, avec son revêtement de peinture blanche et ses deux néons, éteints. L'éclairage, tout à fait mortuaire, n'était assuré que par les bougeoirs posés aux quatre coins du catafalque. Celui-ci, long d'environ deux mètres, large d'un bon mètre et haut d'autant, supportait la dépouille mortelle, entièrement recouverte d'un linceul de velours noir qui descendait sur trois côtés jusqu'au sol. Tout autour étaient amoncelés nombre de couronnes, vases et autres plaques gravées en caractères arabes et/ou latins...

Seule la tête d'Aziza dépassait du linceul. Son visage était marmoréen ; d'un marbre presque blanc, piqué des points sombres qu'étaient devenues ses tâches de rousseur... à l'exception d'une large plaie noirâtre qui barrait toute la partie gauche du front. Ses yeux étaient clos et sa bouche aussi, la cale qu'on avait dû placer sous le menton étant dissimulée par l'extrémité du dit linceul. Sa chevelure rougeâtre s'étalait sur le coussin de tête – détail anticonformiste ?

Trois hommes se tenaient debout sur la gauche du catafalque et deux femmes sur la droite, dont une complètement voilée de blanc, litham compris – ce qui trahissait son origine algéroise.

Pendant que le gommier plaçait notre vase au pied du dit catafalque, Charlotte et moi nous nous alignâmes avec les femmes cependant que les Advus allèrent du côté des hommes... ne réalisant pas, sur le moment, que nous bafouions les traditions ségrégatives islamiques !

Peu après notre arrivée, deux hommes et une femme s'en allèrent dans la plus grande discrétion, compromise par le chuintement du mécanisme de la porte. C'est alors que, grâce à l'irruption de la lumière crue du corridor, j'aperçus, dans la salle, encadrant ladite porte, deux autres gardes à la peau sombre et en tenue saharienne entièrement bleue sombre.

[Si ce n'avaient été les dernières minutes que le corps d'Aziza allait passer là, je me serais occupé moi-même de ce bruit incongru, que l'on pouvait sans doute supprimer avec quelques gouttes d'huile au bon endroit... Oui, je l'aurais fait avec diligence, tout en sachant pertinemment que cette dépouille n'était plus qu'une coquille vide... Vide non pas de la singularité biologique d'Aziza, puisque les Cosmons (et peut-être bientôt les Humains !) savent produire un clone à partir des cellules d'un cadavre, mais de sa singularité psychique et intellectuelle, infiniment plus importante – qui, elle, disparaît définitivement lorsque le cerveau n'est plus irrigué...]

Je réalisai que moi-même – pourtant désaliéné de toutes les traditions irrationnelles de ce bas-monde par mon long séjour là-haut, chez les Cosmons –, j'éprouvais ce sentiment inné de respect vis-à-vis de la dépouille de mon amie, et il m'aurait été fort pénible, sinon impossible, de procéder à un dépeçage, ainsi que les Cosmons le pratiquent immédiatement après le décès cérébral des leurs, afin de récupérer au plus vite tout ce qui est biologiquement réutilisable !

Comme prévu par Charlotte, le froid nous envahit rapidement. C'est d'ailleurs elle qui donna discrètement le signal de sortie, dès que le trio d'autochtones fût remplacé par deux milis...

Nous remontâmes donc dans le couloir principal du ré-de-chaussée et y trouvâmes une petite queue de visiteurs de dernière minute, filtrée par un gommier. À ma demande, il m'assura que la levée du corps aurait lieu "bientôt", sans plus de précision.

Nous récupérâmes les ados qui nous attendaient sagement dans la salle à manger et sortîmes dans la cour. Les salamalecs des condoléances continuaient sur le perron. Hakim retint sa femme et ses filles, pour les présenter à la parentèle. Quant aux enfants Bellouche, ils s'éclipsèrent...

Le bourdonnement généré par les deux ou trois cents personnes de l'esplanade recouvrait presque les blâtements incongrus qui survenaient, de temps à autre, de l'enclos à méharis.

Les Advus et moi nous nous dirigeâmes vers notre studio, quand Luc avertit, en sourdine :

— Hé, sur not' gauche, j'me demande si ce sont pas les Brahim !

— Je crois que tu as raison ; mais si ce sont eux, ils ont bien vieilli ! nota Nivea.

— On a tous vieilli, tu t'en es pas aperçue ? commenta Luc.

— Oh, ce qu'il peut devenir hargneux, Lucien, quand quelque chose le contrarie !

— Ne vous disputez pas les amis, leur conseillai-je. Il faut prendre le taureau par les cornes. D'ailleurs ils pourraient nous être utiles pour faire avancer l'enquête... Où sont-ils, exactement ?

— Le "taureau", c'est l'grand bonhomme chauve en pardessus anthracite du groupe, là-bas...

— Planquez-vous si vous voulez, mais laissez-moi faire ! Et me dirigeai *fissa* vers le dit groupe.

— Toutes mes excuses, messieurs-dames ! Je suis un ami de Mme Ahmadi, et voudrais faire la connaissance de M. et Mme Brahim, dont elle m'a tant parlé ! lançai-je d'un ton décidé.

— La grosse dame du groupe – foulard blanc, tailleur violet et ronde figure défaite – se précipita sur moi en sanglots et me bisouilla sans façon, avant que le dit "taureau" ait eu le temps de dire un mot :

— Ah, monsieur Doutrerive, je vous reconnais : Aziza venait de m'envoyer des photos prises en France en novembre dernier ! Hoqueta Myriam (ça ne pouvait être qu'elle).

En temps normal, ma nature plutôt réservée, m'aurait commandé un réflexe de recul, mais me rappelant le *LPC*, je m'attendais à de tels transports, et me laissai faire stoïquement... En fait, elle m'attendrit, car son émotion était réelle.

— Madame, je partage votre chagrin. Vous savez l'ancienneté de l'amitié qui me lie à notre amie...

Les Brahim n'eurent même pas le temps de me présenter les autres personnes du groupe qu'Al Makki, surgissant, me sortit du cercle en me tirant par la manche sans façon :

— Escouzè-mouà, si vou plè : yè bizouèn dè vou y dè missiè Advouss pourr assourrè la sècourritè ! Es possible ? Yè vou-z-attàn dan mon stoudiò ! Et, sans attendre ma réponse, il s'en alla.

Je m'excusai donc auprès de la compagnie, en promettant aux Brahim de les revoir et rejoignis les Advus dans notre "gourbi".

Ils étaient au courant : Al Makki venait tout juste de passer pour leur remettre une mallette de dépannage électrique... mais Nivea ne nous laissa pas partir sans me faire la leçon :

— Julien, je vous fais confiance pour ne pas vous embarquer dans des histoires qui ne sont pas les nôtres : vous savez combien Lucien a déjà donné pour cela !

— N'ayez crainte, Nivea. Mon but est la justice, mais pas à n'importe quel prix, bien sûr... À ce propos, vous nous aideriez en approchant les Brahim : ils ne peuvent qu'être de notre côté.

En repassant à notre studio, on répara vite fait la panne du *talkie-walkie* cosmon, on fourgua nos jumelles respectives ainsi que le *transistor* de Luc dans mon petit sac de voyage, pour, chacun de son côté, retraverser la presse de l'esplanade et rejoindre le studio du commandant.